



## interview du professeur Théodore Monod

**Le professeur Théodore Monod, membre de l'Institut, professeur honoraire du Muséum, directeur honoraire de l'I.F.A.N., a bien voulu répondre à nos questions.**

« Les hommes, aurait dit Mirabeau, sont comme les pommes : quand on les entasse, ils pourrissent... »

Ce n'est que trop vrai mais le désert, lui, reste habité d'hommes libres, préservés des servitudes du troupeau et de la termitière.

Abou Siril.

*Je voudrais commencer notre entretien par une question d'actualité. Comme vous avez sur l'Afrique un regard de naturaliste et de géographe, tout*

*particulièrement en ce qui concerne les zones sahéliennes et désertiques, j'aimerais que nous parlions de la sécheresse. Qu'elle soit dramatique du point de vue humain, c'est évident, mais vous apparaît-elle exceptionnelle dans le temps?*

Je pense que c'est une bonne question car il y a là ample matière à réflexion. En fait, pour comprendre les sécheresses actuelles et récentes, il faut tout simplement se reporter au fonctionnement général de la climatologie mondiale. Il y a, en effet, à la surface du globe, une série de masses d'air — je passe sur les détails — dont le jeu provoque deux zones sèches sur la terre, l'une se trouvant sous les tropiques nord, l'autre sous les tropiques sud, avec toutes sortes de variations de caractère régional. C'est leur jeu qui entraîne à des degrés divers l'intensité de ces aridités. C'est donc fondamentalement un phénomène d'ordre climatique, naturel. Il y a déjà eu, dans l'histoire, des sécheresses comme celles que

connaissent actuellement les zones sahéliennes d'Afrique. Nous ne les identifions pas toutes car nos connaissances sont extrêmement récentes, mais nous savons, par exemple, que vers 1914 il y a eu déjà une sécheresse extrêmement dure en Afrique de l'Ouest. Elle n'a pas laissé beaucoup de traces dans les mémoires car il n'y avait alors ni radio ni télévision, mais elle n'en a pas moins existé et a été très sévère. Il y en aura encore, car le jeu des circulations atmosphériques à la surface du globe échappe — du moins pour l'instant — totalement à l'influence de notre brillante technique. Nous ne sommes pas désarmés pour lutter contre les conséquences d'un déficit d'humidité mais nous le sommes en ce qui concerne le phénomène fondamental lui-même et ses causes. La sécheresse actuelle se termine et il y en aura d'autres, mais dans combien de temps ? Nous n'avons encore jamais trouvé de périodicité. On a employé les paramètres les plus divers, les plus inattendus dans certains cas, pour essayer de retrouver un rythme de la périodicité des pluies sur la surface du globe et en particulier, dans les régions sèches; on a invoqué toutes sortes de cadences : le rythme des taches solaires, par exemple. Rien n'a donné de résultats bien précis. Pour l'instant on se borne à constater. En outre, les observations ne sont pas suffisamment anciennes. En Afrique, la météorologie remonte à cinquante ans, quelquefois beaucoup moins. Ce n'est pas une raison pour ne pas prévoir et tâcher de prendre des mesures en conséquence. Jusqu'à présent, les nomades des régions désertiques connaissent bien l'existence et le retour de ces crises de sécheresse. Toute la vie de ces tribus et leur économie savait faire la part de ces catastrophes, sinon périodiques, du moins récurrentes, même dans l'élevage des troupeaux. On a souvent vu les nomades de la région sahélienne accumuler des vaches maigres, au lieu d'en avoir moins et de plus négociables. Mais la multiplication du bétail est en somme une assurance contre ces fléaux et, en particulier, celui de mortalité par la sécheresse. Un bétail nombreux et diversifié, bœufs, chameaux, chèvres, moutons, etc. (on le prête, on le loue : il existe toutes sortes de combinaisons juridiques) est destiné à permettre de répartir en cas de catastrophe grave. Un homme qui a perdu tout son bétail est un homme qui a perdu ses moyens d'existence, sauf si, à ce moment là, fonctionne tel ou tel système de prêt. Avec quelques animaux, la vie peut reprendre. Cependant, les catastrophes sont de moins en moins nombreuses. Il y avait autrefois les maladies, maintenant on vaccine le bétail. Il y avait le pillage qui était très bien organisé et faisait partie de l'économie des

nomades. Il se montait parfois comme une opération commerciale et l'on était payé au prorata de ce que l'on avait engagé : carabine, chameau, guide, etc. Tout ceci n'existe plus, mais il reste donc la sécheresse et les mortalités d'animaux quand elle intervient sous une forme très sévère. Il faut toujours, du reste, distinguer le vrai désert, qu'est le Sahara, des régions arides qui le bordent sur la lisière sud, en formant ces steppes d'arbres épineux et de graminées qui s'étendent transversalement depuis la côte atlantique, au nord du Sénégal, jusqu'au Nil.




---

*A propos de cette sécheresse, on a entendu les opinions les plus diverses et les plus alarmistes, disant que certains pays seraient condamnés à terme parce que le désert avançait.*

---

Cela pose le problème général des variations climatiques. Peut-on supposer que dans son ensemble le climat général devient plus sec et que le désert avance ? Les spécialistes de la climatologie de ces régions, en particulier mon collègue Jean Dubief, avouent tout simplement ne pas savoir. On ne peut pas dire que depuis deux mille ans, il y ait eu sur les bords de la Méditerranée de véritables changements de climat. En effet, il faut bien distinguer les oscillations climatologiques proprement dites, d'ampleur considérable et des fluctuations de l'échelle humaine, comme par exemple, les trains d'années sèches et d'années humides que nous constatons et qui se succèdent. Les premières s'inscrivent certainement sur une autre courbe, qui, elle, nous échappe. Mais ce qu'on peut dire par contre, c'est que, depuis la période néolithique — qui fut une sorte de dernier optimum pour les régions désertiques africaines, car il y avait des populations sédentaires et non pas des nomades, des boisements d'acacias, des éléphants, des girafes — on a constaté une dégradation progressive et que le désert s'est alors installé sous sa forme actuelle. Sommes-nous maintenant au fond du creux ou ne l'avons-nous pas encore atteint ? Nul ne le sait.

En Europe, nous nous sommes beaucoup plus avancés. Mon collègue Leroy-Ladurie a publié un gros ouvrage sur les variations du climat en Europe depuis l'an mille, pour lesquelles on dispose de quantités de renseignements, en particulier des détails extrêmement précis sur les glaciers, leur recul, etc. Par exemple, dans la région de Chamonix, on trouve des dessins, des points de repère et l'on sait que là, jusqu'à présent, les glaciers ont reculé : il y a donc eu réchauffement depuis quelques centaines d'années. Mais est-ce un changement de climat d'ordre majeur ? On ne le sait pas.

---

*Comme vous avez approché l'homme saharien de très près à de multiples reprises, pensez-vous qu'il y ait de la part des populations touchées une résistance moindre qu'autrefois ?*

---

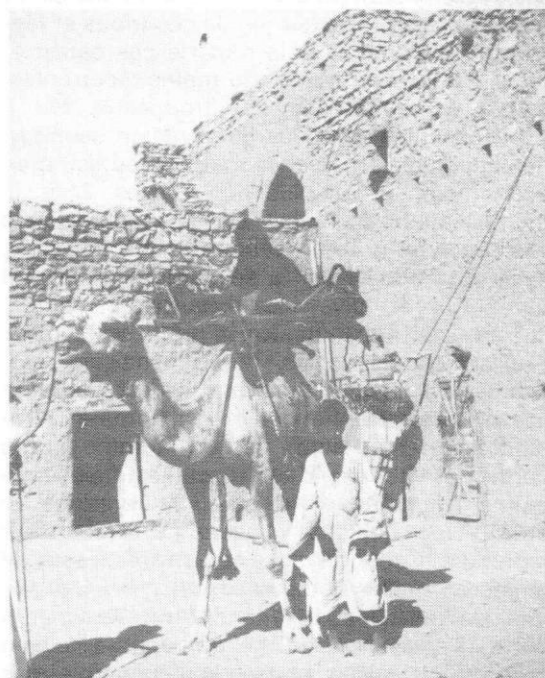
Il n'y a pas de raison pour que les nomades actuels soient moins outillés dans leur adaptation à cette nature austère. Ils ont au contraire une expérience multi-séculaire et ont acquis une connaissance extrêmement précise et efficace de la nature, de la flore, de la faune, de tout ce qui fait leur vie : on en a de nombreux exemples. Dans le domaine de l'orientation, ils ont une faculté d'attention et de mémorisation des accidents du terrain qui confond l'imagination d'un européen et qui s'accompagne d'une extraordinaire acuité visuelle. Ils voient d'un œil nu des choses que je ne vois pas à la jumelle. Ils sont orientés en permanence. S'ils étaient avec nous à Paris à un repas dans une chambre, ils ne vous diraient pas : « passez-moi la salière qui est à gauche », mais « la salière qui est au nord-ouest ». Ce milieu qui paraît hostile et austère aux citadins que nous sommes, ne l'est pas du tout pour eux. Je cite souvent l'anecdote suivante. Nous traversions un massif de dunes à la tombée de la nuit et nous voyons un être humain. Nous nous sommes approchés pour lui demander si nous étions dans la bonne direction, car le puits était encore lointain. En fait, c'était une esclave, chargée de ramener à son maître une chamelle suitée, avec une enfant sur le bras et une écuelle en émail. Pourtant, elle avait tout ce qui lui fallait : le lait de la chamelle pour se nourrir, et, par personne interposée, nourrir son enfant; elle ne possédait pas de couverture, seulement une pièce de cotonnade légère et la nuit tombait, il n'allait pas faire tellement chaud. Nous lui avons donné à manger et lui avons laissé des

allumettes pour le lendemain, car il y avait des broussailles pour faire un feu. Ce qui est intéressant, c'est que cette femme n'était nullement inquiète et connaissait parfaitement sa direction ainsi que celle du puits que nous cherchions.

C'est un exemple de cette faculté d'adaptation à un milieu qui est vraiment très particulier. Il faut insister sur le fait que, pour le désert proprement dit, je ne dis pas pour le Sahel, le nomadisme pastoral est non pas la meilleure façon de tirer parti du pays, mais la seule. C'est cela ou rien. Alors, faire des plans pour standardiser les bédouins, plans quelquefois à tendance autoritaire, destinés à faciliter l'administration ou la rentrée de l'impôt, paraît vain. Ce sont des hommes libres, souvent médiocrement bien vus des administrations centrales. Ils ont découvert par empirisme un genre de vie qui est le seul adapté au milieu — jusqu'au jour où l'on pourra faire pleuvoir, bien sûr — mais là question n'est pas là pour le moment.

Si l'Etat centralisé désire s'occuper utilement des nomades qui sont un peu des marginaux, il faut les associer aux décisions à prendre. L'important est de ne pas décider du sort des gens à leur insu car ils restent les principaux intéressés. Le problème se pose de façon différente pour le Sahel où il existe dans certaines conditions des possibilités de culture saisonnières.

*... le nomadisme pastoral est non pas la meilleure façon de tirer parti du milieu, mais la seule...*



---

*Les Sahéliens qui avaient des cultures ont particulièrement souffert ces années-ci.*

---

Le Sahel, c'est autre chose. Au fur et à mesure que les menaces dont nous avons parlé ont disparu, les habitants se sont trouvés avec des troupeaux de plus en plus nombreux et prospères, face à un environnement qui, lui, n'avait pas changé. Or, l'homme ne peut exploiter un milieu naturel qu'en conservant un certain équilibre entre son propre pouvoir d'agression avec celui de son bétail qui dévore les plantes, et le pouvoir de régénération de la couverture végétale. Il y a donc un nombre optimum de têtes de bétail par unité de surface, et qu'on ne peut impunément dépasser. Dans le désert, comme le milieu est hostile, les gens vont partout — mais pas partout à la fois, ce qui est très important — cependant il n'y a pas un mètre carré, même dans le désert, qui ne soit de temps en temps parcouru par l'homme ou le chameau. Le Sahel est un autre milieu : il y a des bœufs et moins de chameaux, les déplacements sont beaucoup plus courts, on rejoint toujours le même puits, le rythme est également très bien organisé. Le danger réside dans le déséquilibre possible entre l'homme, les bêtes domestiques et le milieu naturel. Il arrive que la création d'un point d'eau soit une cause de désertification tout autour, en particulier dans les régions sahéniennes. Les forages artésiens relativement profonds effectués dans certaines régions, ont provoqué une surcharge en bétail, le piétinement, la mobilisation du sable et maintenant c'est le désert tout autour. Or les graines sont toujours là dans le sol, il suffirait de laisser la végétation repousser pendant quelques années. La désertification n'est pas ici définitive, mais temporaire, et ne facilitant pas l'utilisation d'un point d'eau qui alimente une région où les pâturages ont beaucoup souffert.

---

*Quelle est la place du Sahara dans l'histoire africaine, car on sait maintenant qu'il est un réservoir de gisements préhistoriques et de dessins rupestres et qu'il fut une zone de passage pour les migrations ?*

---

On peut se demander si le Sahara a été une barrière ou un trait d'union entre l'Afrique méditerranéenne et l'Afrique noire. Cela

dépend des périodes. On a pu établir régionalement des échelles ethnologiques de plus en plus précises grâce aux dates fournies par le radio-carbone. On trouve des fonds de lacs desséchés, avec de nombreux vestiges d'animaux, des ossements divers (poissons, crocodiles, hippopotames), des coquillages. Ces oscillations climatiques ont eu des répercussions sur la distribution des êtres humains. En fait, le Sahara a été pratiquement occupé par l'homme depuis le début de la préhistoire. On y trouve des traces d'à peu près toutes les industries, depuis la plus primitive que l'on appelle les galets aménagés (ce sont des galets dont on a enlevé quelques éclats pour en faire un outil), jusqu'au néolithique le plus exubérant, le plus perfectionné avec d'admirables outils, presque des objets d'art, vers la fin de la préhistoire. On essaye de savoir comment ces nappes d'industries — ces populations n'étaient pas également réparties — se sont déplacées à travers le Sahara. Par exemple, tout le paléolithique inférieur au Sahara est représenté par d'énormes outils, grands ou petits, grossiers ou perfectionnés, en grès, en quartzite ou autre roche : les bifaces, dont on constate des accumulations inconcevables. Je connais des gisements qui peuvent mesurer 10 à 20 km de long.

Cette période favorable a été probablement humide : il y avait des boisements, des lacs et la faune devait ressembler à celle du Soudan. Je ne pense pas qu'il y ait eu beaucoup de monde pendant peu de temps mais plutôt à l'inverse, peu de monde et longtemps. Les gens ne s'amusaient pas à transporter ces bifaces et quand ils se déplaçaient, ils en fabriquaient d'autres sur place pour débiter leur gibier. Par la suite, la distribution des industries devient plus régionale. Il semble qu'il y ait eu des influences extérieures s'exerçant sur le Sahara à une époque où il était encore relativement habitable. Le peuplement s'est fait pas plusieurs côtés; au nord de la Méditerranée, à l'est par la vallée du Nil, et également par un gros apport venu du Soudan, par la bande sahénienne en particulier. Peut-être au néolithique certains éléments sont-ils même venus d'Afrique nord-orientale ?

Ensuite, à partir du moment où le Sahara est devenu un désert, on a vu l'apparition des chameaux et du trafic caravanier. Ces grands courants caravaniers réunissaient le monde méditerranéen au monde noir. On sent très bien ces influences dans les deux sens, bien que beaucoup de noirs soient remontés vers le nord, d'une façon d'ailleurs très peu spontanée. Les transports d'esclaves vers le Maghreb ont été si importants au cours des siècles qu'il n'est pas étonnant de trouver des rites



soudanais implantés en Afrique du Nord. Ces grands axes commerciaux existent donc depuis l'Antiquité classique. On sait que les Romains avaient pénétré dans le Sahara, bien que les traces écrites soient très réduites. Le commerce avec le Soudan était assez développé : plumes d'autruches, cire, peaux d'animaux, cuir et esclaves dont le trafic a duré jusqu'au 19e siècle.

*L'étude des figurations rupestres du Sahara a indiqué par comparaison avec l'étude des sociétés africaines modernes que des formes de parure et de masques, des figures ou des mouvements de danse avaient traversé les siècles sans changer. Que peut-on reconstituer de ces civilisations anciennes ?*

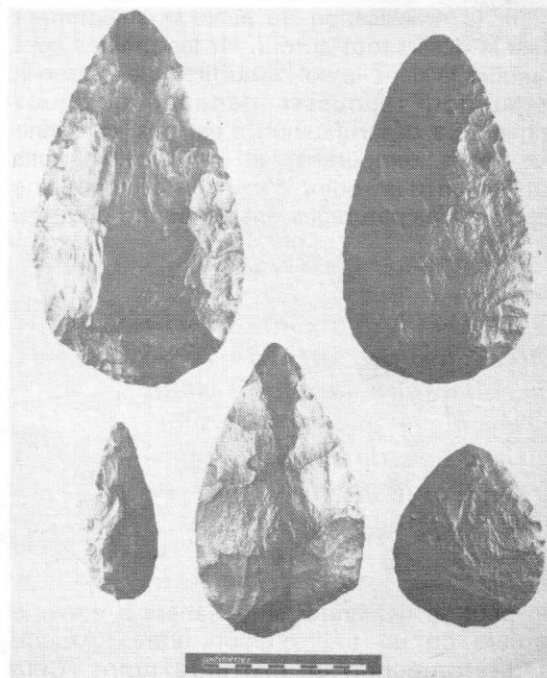
Vous faites allusion aux fresques du Tassili, qui représentent des scènes de vie où l'on a cru pouvoir déceler des influences peuls. Mon ami Amadou Hampate Bâ, en particulier, a été très affirmatif à ce sujet, y reconnaissant des éléments lui rappelant des coutumes du Macina. Cela n'est pas impossible mais il est évidemment difficile d'en faire la preuve. Les éleveurs de bœufs — période de la chronologie des gravures rupestres sahariennes que nous appelons l'étage bovidien — sont peut-être parmi les ancêtres des Peuls actuels. C'est une hypothèse très intéressante qui impliquerait une persistance assez étonnante dans le rituel encore en vigueur et les coutumes peul.

*Pour en revenir à ce que vous disiez précédemment, est-ce que précisément les axes commerciaux n'ont pas été décentrés à partir du moment où les Européens sont entrés en Afrique par la zone côtière ?*

Ce réseau s'est désorganisé de plusieurs manières. D'abord, certains axes sont morts faute de circulation : celui de Tripoli au Tchad par le Fezzan, le Kaouar, qui débouchait sur le Bormou s'est arrêté à la fin du 19e siècle parce qu'il n'y avait plus rien à transporter. Vous parlez d'axes qui se seraient infléchis à la suite de la pénétration européenne. C'est tout à fait

exact. Il y a eu des essais volontaires d'infléchissements par les Européens lorsqu'ils ont essayé de s'installer sur la côte atlantique saharienne depuis le milieu du 15e siècle. Par exemple les Portugais s'étaient établis près de la côte mauritanienne et ils avaient construit dans l'île d'Arguin un château dont il reste encore quelques traces. Leur idée était de détourner vers leurs factoreries le commerce de Tombouctou en attirant les caravanes vers Arguin pour acheter la poudre d'or, les esclaves et vendre de la quincaillerie et des tissus. Plus tard, lorsqu'un marin écossais appelé Georges Glas a essayé de fonder en 1764 une factorerie dans l'extrême sud marocain, c'était également pour tenter de détourner vers ce point de la côte le grand axe qui allait de Tombouctou à Goulimine et Mogador. Les gens de la région en étaient à priori très satisfaits car cela leur permettait d'éviter les douanes marocaines. Il semble d'ailleurs que ce soit cette fondation écossaise très éphémère qui ait donné naissance au port de Mogador, créé par le sultan pour obliger les gens à s'y rendre.

Des concurrences commerciales se sont également exercées sur toute la côte africaine. Prenez par exemple un produit comme le sel qui descendait des salines sahariennes vers le monde noir et dont le gros avantage pour l'utilisateur était le fait qu'il se présentait en barres qu'on pouvait diviser, scier, qu'il devenait une monnaie d'échange, une sorte de numéraire qu'on pouvait débiter en cubes pratiques et solides. Ce sel devait souffrir de la concurrence des sels importés.



... les bifaces dont on constate des accumulations inconcevables...

---

*Pensez-vous que la découverte puis l'exploitation des richesses latentes sahariennes, pétrole, uranium, minerais de fer, puisse justement aider les états d'Afrique à émerger ou au contraire renforcent leurs liens de dépendance avec les grandes puissances ?*

---

Je constate que pour ces états, c'est un moyen de s'insérer dans le système économique mondial. Cela ne veut pas dire que ce soit nécessairement souhaitable, mais c'est une conséquence de l'exploitation du sous-sol. Les états qui ont des richesses naturelles désirent les valoriser pour acquérir de l'argent et, avec cet argent, améliorer les conditions de vie de leur population. Mais il n'y a sans doute pas là que des aspects bénéfiques. Plutôt que de faire croire qu'une civilisation était supérieure à une autre et qu'il fallait calquer celle des pays industrialisés, la raison aurait dû faire comprendre qu'il y a plusieurs modes de vie possibles à la surface du globe et qu'il n'y en a aucun qui soit fondamentalement supérieur, même s'il est techniquement avancé.

Tout ceci est à double tranchant. La possession de ces richesses est, bien sûr, un facteur d'indépendance pour le pays lui permettant d'obtenir des équipements, des aides, des crédits. Mais en dépassant le cadre de l'économie pour déboucher sur une réflexion plus philosophique, on peut se poser des questions. Est-ce vraiment dans la direction du bonheur des hommes que tout ceci s'inscrit ? Pour ma part, je n'en suis pas persuadé, surtout maintenant où l'on commence à découvrir qu'il n'y aura plus de croissance indéfinie, que la terre a des limites et que rien ne s'y trouve en quantité infinie, pas même l'eau ou l'oxygène. Si l'on veut qu'il y ait encore des êtres humains dans 500 ans, il y a des erreurs qu'il ne faut pas commettre maintenant. Il faut donc réfléchir à l'avance sur une échelle de temps suffisamment longue, ce que l'on ne peut demander aux hommes politiques contraints à barboter dans un empirisme au jour le jour. Que faire de nos déchets nucléaires, par exemple ? Actuellement, il y a un système de stockage dans des fûts qui sont soit enterrés dans le Cotentin, soit immergés discrètement dans la mer. J'estime que l'on prend ici un risque que l'on n'a pas le droit de prendre, pas seulement pour l'espèce humaine, mais pour l'avenir de la vie sur la terre. On finit actuellement en somme par faire

des choses non pas parce qu'elles sont utiles mais uniquement parce qu'on peut les faire, ce n'est pas une justification raisonnable. C'est un engrenage très dangereux.

---

*Pensez-vous que les états modernes africains soient armés pour résoudre les difficultés écologiques et économiques posées par le désert saharien ?*

---

Un certain nombre d'états africains ont des territoires qui sont partiellement — ou complètement — si l'on songe à la Mauritanie — arides ou même désertiques. D'une façon générale pour aider les nomades à vivre dans leur milieu, il faut que ce qu'on leur apporte puisse s'insérer dans leur vie traditionnelle et donc qu'ils participent à l'élaboration des décisions dans le domaine technique, la gestion des pâturages, l'hydraulique. Au Niger, cela existe déjà, il y a un département des affaires nomades dont le ministre que j'avais rencontré à Niamey était lui-même Touareg. Dans d'autres pays, la tentation du pouvoir central est, comme je l'ai dit, de sédentariser. Si la sédentarisation se produit spontanément, c'est bien, mais il faut toujours améliorer la situation des populations dans le cadre qui est le leur. La sécheresse va sûrement provoquer des évolutions rapides car ceux qui ont tout perdu sont en train de s'agglomérer autour des villes où la plupart auront des difficultés à trouver un emploi, à s'habituer à un monde de vie nouveau, bien que dans certains cas cela reste possible. En Mauritanie, autour des mines, on assiste à une sorte de symbiose entre la mine et le pâturage et ce va et vient permet à ceux qui n'ont pas encore tout à fait basculé dans la civilisation mécanique de conserver un lien avec leur milieu, plutôt que de s'entasser dans des bidonvilles.

---

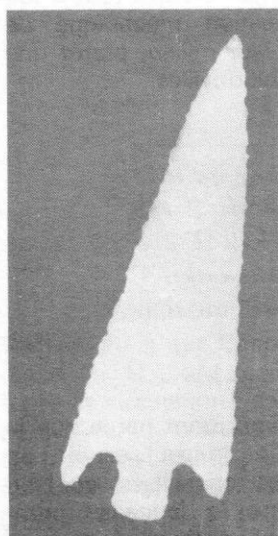
*Avez-vous le sentiment qu'une information sur les données économiques mériterait d'être développée au niveau scolaire et par les médias dont on dispose ?*

---

Je crois que c'est très important parce que la jeunesse c'est l'avenir et le seul espoir, au fond. Les adultes sont cristallisés et bien conditionnés. Par contre la jeunesse commence à bouger, des associations s'occupent



de la protection des animaux, de la nature. L'une d'entre elles : « Jeunes et Nature » dont le siège est au Muséum, fait des choses excellentes. Une autre : « La nature à l'école », s'efforce de faciliter le contact entre les petits élèves des écoles parisiennes et de banlieue et la nature et les animaux. Ceci se fait sous forme de prêts d'objets, de diorama représentant des animaux dans leur cadre naturel, de fiches descriptives, de disques, de photographies. Suivant les saisons, on distribue des graines, des châtons d'arbres, des plants de fleurs et nous avons déjà exposé les travaux issus de ces contacts avec les écoles : dessins d'enfants, pièces de théâtre montées autour d'un thème concernant les oiseaux... Nous demandons depuis très longtemps, avec tous les mouvements pour la protection de la nature, que l'écologie soit introduite dans tous les programmes, à tous les niveaux, depuis l'enseignement du 1er degré jusqu'à l'université, sous des formes à aménager, afin de faire prendre aux jeunes leurs responsabilités vis-à-vis des êtres vivants et de leur faire comprendre que tout se tient à l'intérieur du cosmos. Les poètes l'ont dit depuis longtemps sous une forme imagée comme le poète anglais Francis Thompson : « Celui qui cueille une fleur dérange une étoile ». J'ai trouvé la même idée chez Victor Hugo, en prose, dans les Misérables. Je cite de mémoire : « Qui oserait prétendre que le parfum de l'aubépine soit inutile aux constellations (?) ». Le rôle de l'enseignement dans le respect de la vie sous toutes ses formes est considérable. On trouve maintenant un certain nombre de livres bien faits sur la nature, des émissions de radio et de télévision sur les bêtes. Il faut que les enfants apprennent que les êtres humains ne sont pas une entité tombée du ciel et plantée dans un milieu totalement étranger, mais que nous



... l'art délicat des fabricants de pointes de flèche à la fin de la préhistoire...

faisons partie d'un ensemble que nous devons respecter, ne fût-ce que pour des raisons intéressées. Le jour où il n'y aura plus d'eau, d'oxygène ou d'arbres, la vie ne sera plus possible. Mais tout cet enseignement visant à informer les enfants et à les familiariser était encore impensable il y a 50 ans. Si l'on réfléchit à la pollution, à l'environnement, cela va beaucoup plus loin que l'enlèvement de quelques papiers gras de nos forêts. Nous ne pourrions pas faire de changements importants tant que nous vivrons dans un régime économique qui repose directement sur le profit et l'argent. Une usine qui pollue revient moins cher qu'une usine propre, éliminant sans danger pour l'environnement, ses propres déchets.

---

*Pensez-vous que les sciences naturelles soient actuellement bien enseignées en Afrique ?*

---

Elles le sont de mieux en mieux, quand on pense à une époque où l'on enseignait les sciences naturelles avec des livres faits pour l'Europe. Mais depuis une vingtaine d'années, le matériel didactique est de mieux en mieux adapté au milieu africain. Les premiers manuels ont été faits par les Anglais, qui ont toujours été plus proches de la nature que les Latins. Mais il existe maintenant en français un certain nombre de volumes très satisfaisants, l'essentiel étant que les enseignants eux-mêmes soient orientés et disposent des ouvrages dont ils ont besoin pour connaître la faune et la flore locales et parler aux élèves de choses dont ils ont sous les yeux des exemples précis. Cette adaptation permettra à l'Afrique de se considérer comme une région bien définie et non pas noyée dans les affaires planétaires, le monde tropical étant du reste un monde tout à fait à part. Il est utile de marquer l'originalité d'une région du globe par rapport à une autre et la pluralité qui en découle. Il serait désolant que tout dans le monde soit uniforme. La diversité est très importante à tous les niveaux comme sur une palette où toutes les couleurs sont indispensables pour faire un tableau. En musique également, le violon ne peut remplacer la flûte, ni la flûte l'orchestre. Lorsque le pédagogue Aggrey avait fondé le collège d'Achimota en Gold Coast, devenue maintenant le Ghana, il avait pris comme blason une série de barres verticales noires et blanches. C'était des touches de piano car il savait que pour faire de la musique il fallait à la fois des touches noires et des blanches.

**Propos recueillis par  
Denyse de Saivre-Cettinger**